

## **La part maudite de Georges Bataille : six questions à Guy Scarpetta**

Pierre Lefebvre

---

Volume 51, Number 2 (284), May 2009

L'argent fou

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34722ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lefebvre, P. (2009). La part maudite de Georges Bataille : six questions à Guy Scarpetta. *Liberté*, 51(2), 51–65.

## **La part maudite de Georges Bataille. Six questions à Guy Scarpetta**

**Pierre Lefebvre et Robert Richard**

**Liberté** — Georges Bataille, économiste? En tout cas, un économiste pas comme les autres. Marc Guillaume nous rappelle que Bataille considérait que ses écrits sur l'économie constituaient la part la plus importante de son œuvre. Qu'en est-il de cette pensée sur l'économie?

**Guy Scarpetta** — Faut-il hiérarchiser les différents domaines où la pensée et l'écriture de Georges Bataille se sont déployées? Je ne crois pas. Car il y a chez lui, me semble-t-il, une hypothèse fondamentale, qui en assure la cohérence, au-delà de l'hétérogénéité apparente de ces multiples registres : celle qui repère, dans toutes les activités humaines, une antinomie entre ce qui, d'une part, relève de la sphère du travail, de l'économie, de la production, de la raison utilitaire, et, d'autre part, ce qui définit la sphère de la dépense improductive, de la dilapidation, de l'excès inutile, de la gratuité (de ce qui a lieu « pour rien »). Ces deux pôles, pour lui, sont à la fois opposés et solidaires, et c'est à cela qu'il rattache une autre antinomie, perceptible dans toutes les civilisations, et depuis l'origine même de l'espèce humaine : celle qui oppose (et rend indissociables) le champ des Interdits et celui de leurs Transgressions. Bataille, donc, a investi intellectuellement et pratiquement les territoires les plus divers : anthropologie, sociologie, réflexion sur les religions, préhistoire, théorie de l'érotisme, poésie, roman, critique littéraire, histoire de l'art, philosophie, économie politique. Mais, l'important, c'est qu'il en vient, à partir de cette opposition solidaire fondamentale, à introduire dans chacun de ces champs d'investigation un effet de vérité inédit, c'est-à-dire à éclairer en chacun d'eux quelque chose qui, jusqu'à lui, échappait aux savoirs spécialisés ; quelque chose que ces savoirs échouaient à repérer et à penser.

En ce qui concerne l'économie, et selon un point de vue généralement ignoré ou méprisé par les spécialistes (à l'exception, en effet, de quelqu'un comme Marc Guillaume), la grande intuition de Bataille, développée dans des livres comme *La part maudite* ou *La notion de dépense*, est qu'une société ne se définit pas seulement par la façon dont elle produit des richesses, et par les rapports sociaux qui s'articulent à ces modes de production, mais aussi par la façon dont elle dépense l'excédent de ces richesses, la « part maudite » (et en quelque sorte sacrée) de son système productif. D'où un éclairage tout à fait révélateur sur des phénomènes comme le sacrifice (dans les sociétés antiques, ou précolombiennes), la guerre (où il outrepassa l'interprétation purement économique qu'en donne, par exemple, le marxisme), les « dépenses somptuaires » qui caractérisent le monde féodal, ou encore le potlatch dans certaines communautés « primitives » (l'apport de Marcel Mauss, ici, est essentiel). D'où, aussi, une mise en évidence, au-delà de leur antagonisme, de ce qui unit le système capitaliste et le système communiste, et qui est le productivisme, la réduction du sujet humain à son statut unidimensionnel d'*homo œconomicus*, la primauté des valeurs du travail sur toutes les autres.

Ce rappel est bien évidemment très schématique, et mériterait des nuances, des approfondissements, des développements — qui excéderaient le cadre de cet entretien...

Reste la question cruciale : cela nous concerne-t-il encore aujourd'hui ? Cela nous aide-t-il à réfléchir sur les problèmes nouveaux, notamment économiques, mais pas seulement, auxquels nous sommes confrontés ?

Je dirai, d'abord, qu'il y a effectivement toute une série de phénomènes que Bataille ne pouvait pas prévoir à son époque, et qui sont liés non à l'excès des richesses produites, mais à leur pénurie : surpopulation, épuisement des ressources naturelles non renouvelables, situations de dépendance induites par la mondialisation (d'où, par exemple, la disparition de l'agriculture de subsistance dans la plupart des pays du tiers-monde), catastrophes climatiques engendrées par la nature même de notre système productif et marchand : tout cela, d'évidence, mérite qu'on invente des modèles éco-

nomiques radicalement nouveaux, et il ne me semble guère que la pensée de Bataille, à ce sujet, suffise à nous y aider.

En revanche, là où Bataille peut nous être utile, et où sa réflexion économique mérite, à mon sens, d'être réactivée, c'est en face de ce constat qui s'impose : le socialisme, sous sa forme léniniste ou stalinienne, a échoué. Mais le capitalisme, sous sa forme ultralibérale, « reaganienne », est lui aussi en train d'échouer, sous nos yeux, en provoquant des ravages sociaux et humains parfois pires que ce qui était imputable au système dont il a triomphé (par exemple, les pays ex-socialistes d'Europe centrale, à qui, après la chute du mur de Berlin, on n'a rien proposé d'autre que d'effectuer au plus vite des « privatisations », connaissent une situation le plus souvent bien plus désastreuse que celle qui précédait — du moins si l'on ne mesure pas la santé d'une société avec les seuls chiffres de la macroéconomie ; comme le dit Carlos Fuentes, « personne ne vit dans la macroéconomie »)...

Face à cela, la stratégie actuelle du Capital est globalement celle d'un retour (mesuré) à Keynes, et parfois d'une timide réhabilitation du rôle des États, mis à mal par la mondialisation, là où il est préférable de faire triompher l'intérêt général et les projets de longue durée sur les intérêts particuliers et les profits à court terme. C'est évidemment nécessaire, mais on peut douter que cela soit suffisant, tant que le « socle » qui a produit la crise demeure inentamé... L'autre terme de l'alternative, ce serait de réinventer complètement une forme de socialisme ou de communisme, radicalement débarrassée de ce qui caractérisait les systèmes « socialistes » du temps de la guerre froide (systèmes, soit dit en passant, qui n'ont jamais aboli l'exploitation de l'homme par l'homme, et en ont simplement élaboré une variante étatique). Pour l'instant, il est clair que cette tendance est « utopique », ultra-minoritaire, et qu'il faudra certainement des dizaines et des dizaines d'années pour qu'elle s'incarne dans une formation cohérente et efficace... Mais tout montre que quelque chose est en germe, çà et là, dans certaines poches de résistance au capitalisme mondialisé, où commencent à s'inventer de nouvelles formes de solidarité, d'initiatives à la base, de coopérations productives, de partages, de créations culturelles, qui échappent aux prétendues « lois du marché » et à

leur hégémonie imposée... Et c'est là, sans doute, que la pensée de Bataille, à propos du don, à propos de la gratuité, à propos de ce qui excède la sphère du travail, à propos de la dépense (qui ne saurait se réduire aux actuels modèles de la consommation aliénée), peut retrouver une pertinence, et nous aider en tout cas à aller plus loin, à sortir des dogmes économiques dominants...

**Liberté** — La différence entre Bataille et, par exemple, un Bernard Madoff, au train de vie somptueux, résiderait donc dans la question du don, la question de la gratuité. Cela dit, Madoff n'est qu'un escroc. Depuis environ 1980, l'essentiel de la richesse provient de la spéculation et non plus de l'économie réelle. La spéculation, activité qui n'a rien d'illégal, ne serait-elle pas le signe de l'irrépressible désir d'excès que Bataille reconnaît comme étant le propre de l'homme ?

**G. S.** — En effet, il ne faut pas confondre consommation et consommation... Les « dépenses somptuaires » du monde féodal, selon Bataille, affirmaient une gloire, une souveraineté, et suscitaient une admiration quasi unanime. Il me semble évident que nous n'aurions jamais eu les grandes cathédrales gothiques, le château de Versailles ou les opéras de Mozart si cela avait dû être « rentable », ou si leur élaboration avait été commanditée par des comités d'actionnaires exigeant leurs 15 % de plus-value annuelle. C'est toute la différence avec certains modes actuels, luxueux, de dépense des excédents. Quels sont les sentiments qui dominent, par exemple, devant les réalisations pharaoniques de quelques émirats du Golfe, où se déverse l'afflux de pétrodollars ? Un certain mépris, d'abord, ou une certaine honte, devant leur laideur, leur mauvais goût patent. Une impression d'injustice, ensuite, née du contraste obscène entre leur insolence et le constat de la misère où une grande partie de la population mondiale est plongée (sans exclure les populations autochtones ou les travailleurs émigrés surexploités dans ces mêmes pays). Un appât du gain, enfin, qui fait se précipiter vers Dubaï ou vers Abu Dhabi certains investisseurs, ou certains entrepreneurs parasites (cabinets d'architectes, de décorateurs, marchands de tableaux) attirés par la perspective intéressée

d'obtenir quelques miettes du gâteau. Eh bien, *aucun* de ces sentiments, sinon de façon toute marginale, ne s'est jamais emparé de ceux qu'éblouissaient Notre-Dame de Paris ou une représentation, à Vienne, de *Don Giovanni*...

Bataille, du reste, parle très bien de cela, dans ce livre passionnant, mais hélas inachevé, qui se nomme *L'au-delà de l'Utile*. Je le cite : « Dans l'ensemble, en s'individualisant, les dépenses improductives ont perdu le sens glorieux qu'elles avaient » ; ou encore : « L'esprit du projet, dont le Capital relève, est le contraire même de celui du jeu, qui relève de la fête. » Bataille évoque, ainsi, « l'impasse des dépenses individuelles », ou « l'impudence de l'argent, vide de sens autre que sa jouissance privée »... Pour le dire autrement : nous sommes sans doute beaucoup plus près de la « dépense improductive », au sens où il la définissait, dans les fêtes de carnaval des favelas, pourtant misérables, de Rio de Janeiro, que dans le débordement de certaines richesses ostentatoires qui demeurent liées à la logique du profit, et limitées par elle. Bataille le souligne, encore, en des termes qui n'ont rien perdu de leur pertinence : « Un luxe authentique exige le mépris achevé des richesses, la sombre indifférence de qui méprise le travail et fait de sa vie, d'une part une splendeur infiniment ruinée, d'autre part une insulte silencieuse au mensonge laborieux des riches. » Ou encore : « Au-delà d'une exploitation militaire, d'une mystification religieuse et d'un détournement capitaliste, nul ne saurait retrouver désormais le sens de la richesse, ce qu'elle annonce d'explosif, de prodigue et de débordant, s'il n'était la splendeur des haillons et le sombre défi de l'indifférence. Si l'on veut, finalement, le mensonge voue l'exubérance de la vie à la révolte. »

Je doute fort, quant à moi, qu'aucun économiste néolibéral, formé et formaté par les dogmes assénés dans les écoles de commerce, puisse simplement *comprendre* de telles phrases. Pas plus que Bernard Madoff...

L'économie spéculative, de plus en plus découplée de l'activité productive, a sans doute marqué une transgression de la forme ancienne (protestante, puritaine) du capitalisme, impliquée dans ce que Bataille nommait « l'horreur du gaspillage ». Mais elle n'en reste pas moins entièrement tendue vers la quête du profit maximal,

et ne sort pas, par là même, du domaine de ce qui est intéressé. Et, si elle tient parfois du jeu, ce n'est pas le jeu souverain évoqué par Bataille, mais plutôt ce qu'il nommait un « jeu mineur », c'est-à-dire un jeu de casino, un jeu dont l'appât du gain est l'objet principal, bien plus que le simple enjeu. Ce qui, dans la crise actuelle, ne saurait que susciter cette « révolte » dont parle Bataille — non seulement de la part de ceux, innombrables, qui sont victimes de cette course folle au profit, mais aussi de tous ceux qui rejettent, pour le citer encore une fois, « l'apparence terne et neutre de l'existence asservie aux nécessités ».

**Liberté** — Dans votre première réponse, vous faites allusion à l'effondrement du socialisme tel qu'il se pratiquait dans l'ancien bloc de l'Est et vous avancez que le capitalisme tel qu'il se pratique depuis Reagan et Thatcher est en train de connaître le même sort. L'intuition me semble juste, et j'aimerais vous voir la développer. Les conditions de vie désastreuses de l'Europe de l'Est postsocialiste que vous évoquez me rappellent étrangement une anecdote : je me souviens d'avoir lu deux entretiens distincts d'Andreï Tarkovski et de Milos Forman à la suite de leur passage à l'Ouest. Dans les deux cas, le journaliste formulait le même commentaire : « En tant que cinéaste, vous devez être enchanté d'avoir quitté ce régime totalitaire, vous pouvez dorénavant créer en toute liberté. » La réaction des deux cinéastes fut la même : pour ce qui est de leur travail, les choses n'avaient pas tant changé. Seulement, au lieu de se buter à des censeurs politiques leur affirmant que leur projet « déviait », ils se butaient à des producteurs leur affirmant que leur projet, dans sa forme actuelle, ne pouvait être rentable...

**G. S.** — L'anecdote, en effet, est significative. Elle peut rappeler ce qui est arrivé à Eisenstein, dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle : en Union soviétique, il n'a jamais pu achever le tournage de son film *Le pré de Béjine*, censuré pour des raisons idéologiques. Autorisé à venir pour un temps travailler dans le système hollywoodien, il ne pourra pas plus achever son projet connu sous le titre de *Que Viva Mexico* : comme il outrepassa, lors du tournage, le budget

qui lui est accordé, c'est une censure financière, cette fois-ci, qui lui interdira de le mener à terme...

Mais ce qui se passe aujourd'hui, je crois, va encore plus loin. Il faut être sensible, par exemple, à ce qui transparaît dans les derniers ouvrages de Milan Kundera (un roman comme *L'ignorance* ou un essai comme *Une rencontre*) : au total, le passage au capitalisme, dans l'ex-Tchécoslovaquie, pourrait bien avoir réussi à détruire ce que quarante ans de socialisme n'étaient pas parvenus à éradiquer. Hier, dans les années 1960, une culture tchèque extraordinairement vivante et insolente avait pu se déployer, en s'affranchissant des normes décrétées par le régime (et cela va des films de Forman, justement, au premier roman de Kundera lui-même, *La plaisanterie*) ; aujourd'hui, après dix ans de soumission aux « lois du marché », cette culture a pratiquement disparu... Ou encore : c'est au nom de sa souveraineté que la « petite nation » tchèque avait affronté la tutelle soviétique, et avait fini par s'en émanciper ; cette souveraineté, dans l'Europe libérale, en vient à s'effacer. Hier, on imposait à Prague l'usage de la langue russe ; aujourd'hui, au nom des impératifs, encore une fois, du marché, tout le monde est amené à parler anglais. Hier, on censurait Kafka ; aujourd'hui, celui-ci n'est plus guère qu'un produit d'appel touristique... D'où, d'évidence, le sentiment d'amertume et de trahison ressenti par ceux qui, comme Kundera, avaient participé activement au « Printemps de Prague », et tenté l'expérience d'un « socialisme à visage humain »...

Si vous me permettez : je viens, pour ma part, de faire un petit voyage au Monténégro. J'ai pu y apprécier le désastre dans lequel une politique de privatisation sans frein et de spéculation ouverte a plongé un tel petit pays, aux ressources limitées et précieuses : désastre social, désastre économique, sans parler de la pure et simple destruction du littoral (celui de Budva, des Bouches de Kotor), désormais livré aux « oligarques » russes, qui se sont empressés d'acheter des plages, des collines entières, d'y bâtir des palaces à leur propre usage (un hôtel, par exemple, à 3000 euros la nuit, alors que le salaire moyen des Monténégrins est de 200 euros par mois), et de bétonner horriblement ce qui était, il y a moins de cinq ans, l'une des plus belles côtes de la Méditerranée... Qu'on

ne s'étonne pas si une très grande part de la population en vient à regretter l'époque de Tito...

Il y avait, au fond, dans les années 1970 et 1980, aussi bien à l'Est de l'Europe qu'à l'Ouest, deux façons de combattre le communisme : l'une, qui se faisait au nom de la démocratie ; l'autre, qui visait simplement à faire triompher le capitalisme. Ces deux mouvements se sont conjoints, au point qu'on a pu les confondre. Mais, aujourd'hui, il est clair que ce sont les seconds (les tenants du capitalisme) qui l'ont emporté, au détriment des premiers. Et sans doute cette distinction un moment brouillée demande-t-elle à être réactivée...

Plus largement, il me semble clair que la politique ultralibérale, inspirée par Hayek, promue par Ronald Reagan et par M<sup>me</sup> Thatcher, relayée par l'Union européenne, et qui vise à étendre le territoire du marché dans tous les domaines qui jusqu'alors lui échappaient, nous a précipités dans l'impasse où nous nous trouvons. Je ne suis pas un grand spécialiste de ces questions, mais je suis néanmoins persuadé qu'un tout autre modèle économique est aujourd'hui à imaginer. Keynes lui-même considérait, on le sait, que les problèmes économiques tels qu'ils se posaient au XX<sup>e</sup> siècle laisseraient la place, vers 2020-2030, à une tout autre forme de développement, celui d'une société organisée autour de problématiques comme la beauté, la santé, la formation, la liberté... Peut-être ne s'était-il, dans son diagnostic, trompé que de quelques années... Il est en tout cas aujourd'hui un certain nombre de penseurs hétérodoxes de l'économie, à partir de Galbraith, de Stiglitz, et jusqu'à des gens comme Albert Hirschman, Gilbert Rist ou Marc Guillaume, qui nous incitent à aller dans ce sens (et ce ne sont pas tous des « radicaux »). À nous défaire de l'illusion selon laquelle on pourrait sortir de la crise par un pur et simple retour à la croissance — là où celle-ci, exponentielle, s'appuyant sur un mode de consommation aberrant, créant sans fin des faux besoins, aliénant les peuples à la tyrannie des « marques » (voir Naomi Klein), n'a d'autre but que le profit maximal à très court terme d'une minorité d'actionnaires, au détriment de la grande majorité, et en prenant le risque d'une effective destruction de la planète... Certains, donc, nous incitent à interrompre le processus de libéralisation systématique et de démantèlement des services publics. À

inventer un « éco-développement » impliquant une certaine décroissance (à moduler, évidemment, selon le degré de prospérité réelle des pays concernés), tant il est clair que l'extension sans restriction des règles marchandes au-delà d'un domaine limité aboutit à ce que Jacques Derrida désignait du terme de « catastrophe »... Autrement dit, ce qu'il faudrait pouvoir concevoir, c'est la décroissance des productions matérielles, et l'élaboration d'un autre mode de développement fondé sur le recyclage, les services, la santé, la formation, la culture (il fut beaucoup question de cela lors du Forum de Porto Alegre, et toute cette discussion mériterait plus que jamais d'être relancée)... Et c'est là, bien entendu, que les réflexions de Bataille sur le don, sur la gratuité, sur ce qui échappe à la sphère conventionnelle du travail et au règne de l'échange, peuvent retrouver une paradoxale actualité... Cela ne se fera pas spontanément, par les mécanismes du marché : il y faudrait évidemment une conscience et une volonté politiques, et aussi un effort intellectuel, une capacité d'invention, introuvables chez les économistes soumis à la dogmatique néolibérale — ces crétins diplômés incapables de comprendre que tout n'est pas une marchandise, et que *ce qui n'a pas de prix est ce qui a le plus de valeur*...

Peut-être en sommes-nous arrivés au point où l'on doit se dire que l'économie est une chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des économistes.

**Liberté** — Qu'en est-il de Bataille et l'érotisme ? Bataille a-t-il, encore aujourd'hui, quelque chose à nous dire dans ce domaine ? Michel Leiris, pourtant un ami de Bataille, avait préféré régler la question en accusant Bataille d'être un obsédé sexuel, un point c'est tout. Puis, aujourd'hui, Internet aurait de toute manière réussi à démocratiser le sexe et l'érotisme. A-t-on encore quelque chose à apprendre en lisant Bataille ? L'œuvre de Bataille peut-elle encore être « utile », peut-elle encore « servir », dans ce domaine, comment dire, obscur de la réalité et de l'existence humaines ?

**G. S.** — D'abord, je crois qu'il faut nettement distinguer la sexualité de l'érotisme. La sexualité, c'est une fonction animale, aveugle, et soumise à l'« utilité » de la reproduction de l'espèce. L'érotisme, qui

caractérise exclusivement les sujets humains, excède toute fonctionnalité (c'est ce qui a lieu « pour rien », sans souci de la reproduction), s'inscrit dans une dimension symbolique (avec des scénarios, des rites, des cérémonies, des inventions de situations : avec du signifiant), met en jeu l'imaginaire (on fait l'amour avec ses fantasmes autant qu'avec ses organes), et peut accéder, selon Bataille, à la « conscience de soi » ; c'est ce qui, dans ses formes supérieures, tend à transformer la sexualité en un art véritable... Tout autre chose, donc, que la simple satisfaction d'un besoin physiologique, ou de ce que Bataille nommait la « mécanique animale »... Et c'est justement dans la mesure où l'érotisme tend à devenir un art qu'il n'a, selon moi, rien à voir avec la « démocratie »... Si vous voulez, tout être humain est capable d'apprendre à jouer du piano (rien, dans le programme génétique de l'espèce, ne s'y oppose) ; il ne s'en suit pas pour autant que chacun puisse devenir Glenn Gould. Eh bien, en ce qui concerne l'érotisme, je pense que c'est assez analogue : il y aura toujours nécessairement des sujets plus doués que d'autres, ou plus inventifs, ou plus virtuoses, et c'est autant une question touchant à la qualité de l'imagination qu'une affaire de technique ou de savoir-faire... Du reste, c'est cet aspect antidémocratique qui semble scandaleux, par exemple, à quelqu'un comme Houellebecq, jusqu'à l'amener à rêver de nous débarrasser du sexe, ou à substituer à l'érotisme des formes de consommation sexuelle purement marchandes : il est permis de ne pas avoir envie de le suivre sur ce terrain...

Quant à Internet, ou au cybersexe, je crois que cela favorise surtout, dans l'usage majoritaire qui en est fait, une forme de vie sexuelle virtuelle (aseptisée, désincarnée), ou largement masturbatoire, d'où est pratiquement évacué l'essentiel de ce qui constitue l'érotisme : le contact physique, les lents et voluptueux processus de découverte réciproque ou d'initiation, les détours ambigus entraînant et prolongeant le désir (à l'opposé du principe de satisfaction immédiate), le trouble émanant d'un jeu avec les cinq sens, sans en exclure aucun.

Bataille, on le sait, a beaucoup écrit sur le sujet de l'érotisme, qui est par définition l'un de ceux qui résistent le plus au savoir objectif (c'est la limite même de la sexologie, qui réduit tout cela

à des données purement quantitatives), et aussi l'un de ceux qui ne peuvent pas être abordés froidement, qui supposent un certain coefficient de vertige ou d'égarement (de « non-maîtrise ») pour qu'on puisse atteindre, à son propos, un peu de vérité. Et la thèse fondamentale de Bataille, pour y revenir, c'est que tout érotisme implique le jeu de l'Interdit et de la Transgression, des règles ou des normes imposées et de leur violation (cela fût-il, le cas échéant, purement mental)... Et c'est là, bien entendu, que nous pouvons nous demander s'il n'y a pas chez lui quelque chose d'un peu daté, ou du moins qui demanderait à être redéfini. Car nous vivons une époque, manifestement, où l'effet de scandale autrefois attaché à l'érotisme semble en voie d'être neutralisé. Une époque où la dissolution des anciens interdits, notamment religieux (là où la jouissance n'est plus proscrite, mais prescrite), provoque automatiquement l'épuisement de leurs transgressions — et où le jeu que cette opposition solidaire autorisait est peu à peu supplanté par le face-à-face brutal (c'est-à-dire excluant, lui, toute forme de jeu) entre la Permissivité et la Loi. Ou encore : entre la profusion, la vulgarisation de l'imagerie pornographique (réduisant la sexualité à la pure captation extérieure de ses apparences visibles, de sa « mécanique animale »), et le retour, jusque dans les subjectivités, d'une bien-pensance et d'un moralisme (quand ce n'est pas d'un appel au retour de l'ordre moral) désormais omniprésents... Période paradoxale, autrement dit, où l'érotisme devrait transgresser, pour n'être pas vidé de son sens, non seulement le conformisme moral, la répression, la censure, mais encore le monde de la pornographie industrielle surexposée, de la marchandisation des désirs, des impudeurs médiatiques ou publicitaires stéréotypées, de toute cette surabondance de représentations organiques (mais aussi de pratiques sexuelles banalisées, indifférentes) où l'imagination n'est plus sollicitée.

Autrement dit : je crois que Bataille demeure actuel, dans la mesure où l'érotisme authentique est impensable hors de ce jeu de l'Interdit et de la Transgression. Mais, ce qui est nouveau, c'est que l'Interdit peut prendre aujourd'hui des formes inédites, paradoxales, et être suscité par cela même qui prétend s'en affranchir : le naturalisme, la mythologie de l'innocence, la permissivité... Le

vieux Lacan, n'est-ce pas, avait déjà pointé qu'il n'est pas de surmoi plus redoutable que le surmoi obscène, le surmoi qui conjugue le verbe *jouir* à l'impératif...

D'où, pour rattacher cela au thème conducteur de ce numéro de votre publication, ce qu'a repéré, à partir de son expérience clinique, un psychanalyste lacanien comme Charles Melman, sur fond de défaite historique du patriarcat, et surtout de crise de la fonction symbolique que celui-ci supportait (les pères devenus des « papas », des copains rigolos) : l'émergence préoccupante, aux franges de la pathologie, d'une nouvelle économie psychique, celle de sujets sans repères symboliques, « sans gravité », rivés à une sorte de perversion polymorphe prolongée — tout cela induisant des pratiques (sexuelles, tout aussi bien) où l'on peut à loisir, et de façon indifférente, accélérée, changer d'objet du désir, et de « genre » (à tous les sens du mot), comme on change de *look*; où la sexualité devient un jeu de rôles, et où les pratiques sexuelles apparemment les plus affranchies (l'échangisme, le sadomasochisme) peuvent recouvrir une consternante vacuité mentale; où la sexualité se moule *directement*, c'est-à-dire sans médiations symboliques ni imaginaires, dans le modèle même de l'économie ultralibérale (celui du culte de la libre entreprise, de la consommation aliénée, de l'adaptation obligatoire, de la flexibilité<sup>1</sup>). Comme si l'économie contaminait directement les subjectivités, comme si le libéralisme en était arrivé à programmer ou à gouverner directement la part la plus intime de certaines existences.

Face à quoi il n'est d'autre riposte, du point de vue de l'érotisme, que de rappeler, après Bataille, que celui-ci ne relève pas de l'économie, mais de la dépense. Et d'en accentuer toutes les conséquences.

Ce n'est peut-être pas un hasard, en d'autres termes, si certaines des formes les plus élaborées de l'érotisme, aujourd'hui, tendent à réinstaurer le secret, le retrait, la clandestinité, comme une condition nécessaire, alors que rien, dans la doxa sociale, ne l'impose.

1. Voir Charles Melman, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002, 264 p.

**Liberté** — Qu'en est-il de Bataille aujourd'hui? De son vivant, il était peu connu du grand public, bien qu'il jouît d'un certain prestige. On l'accusait toutefois déjà — injustement, a-t-on besoin de le préciser — d'être ou d'avoir été, selon l'intervenant, fasciste, stalinien et/ou mystique. Puis, *Tel Quel* l'a pour ainsi dire ressuscité. Il y a eu le fameux colloque de 1972, et d'autres manifestations éditoriales importantes à l'époque. Enfin, le voici, au « purgatoire des écrivains », j'oserais dire, depuis les années 1980 — ce qui est plutôt long comme purgatoire. Aujourd'hui, il ne se publie presque plus rien de nouveau, en termes d'essais critiques ou d'analyses, sur Bataille. D'où ma question : qu'est-ce qui incommode chez Bataille? Qu'est-ce qui agace? Qu'est-ce qui effraie tant, chez lui?

**G. S.** — C'est justement tout l'intérêt de Bataille, aujourd'hui, que de se situer à contre-courant des préjugés idéologiques dominants. À contre-courant du préjugé économique qui définit le capitalisme comme indépassable, fatal, sans alternative aucune (ce serait bien la première fois dans l'Histoire des hommes qu'une formation économique-sociale aurait ce statut...). À contre-courant de l'imposture des « théories cognitives », qui réduisent le sujet humain à ses données biologiques et à ses mécanismes rationnels. À contre-courant du culte de la « valeur-travail » (*work ethic*) présent dans la grande majorité des discours politiques, de droite comme de gauche. À contre-courant du naturalisme, qui considère la sexualité comme un phénomène innocent. À contre-courant de ce constructivisme sexuel (dont participent les théories du « genre ») qui, sous prétexte de déconstruire les modes binaires et socialement surdéterminés d'assignation identitaire, reconduit en réalité des micro-normes, non moins impératives, et tend par là même à collectiviser les imaginaires. À contre-courant de cette haine de l'art (c'est-à-dire des singularités, des exceptions) qui sous-tend la promotion de « pratiques culturelles » domestiquées. À contre-courant de l'illusion commune, si répandue à l'université, qui considère comme « allant de soi » le fait d'enseigner la littérature, comme si la littérature et l'enseignement n'avaient pas des fonctions radicalement antagonistes. À contre-courant du moralisme, du contrôle social, de l'éradication programmée de tous les « excès », de l'effrayante diabolisation de

ceux qui osent encore boire au-delà de la quantité réglementée, fumer, ou faire de leur corps un usage échappant aux normes (je ne parle même pas de ceux qui aiment assister à une corrida réussie, et qui passeront bientôt pour des monstres)... À contre-courant, plus généralement, de cette tyrannie du « positif » qui vise à évacuer la part maudite *en nous*, au risque de voir la négativité resurgir, comme un retour du refoulé, sous ses formes les plus sauvages (d'où, par exemple, la complicité, aisément repérable, entre la philanthropie humanitaire et le pur et simple sadisme). À contre-courant de ceux qui divisent le monde entre un « axe du mal » et un « axe du bien », meilleure façon de voir le mal se répandre inexorablement dans ce qui est censé le combattre. À contre-courant de l'obsession sécuritaire, qui tend à nous ramener psychiquement à un statut d'enfants dépendants, maternés. À contre-courant des nouvelles formes de religiosité, phénomènes communautaires ou fusionnels se situant aux antipodes des grands excès (ou de la « mise en jeu de l'être ») des expériences mystiques, par définition singulières. À contre-courant, en somme, de tout ce qui conspire actuellement à faire de nous des sujets conformes, bienséants, dociles, asservis, ayant abdicé toute prétention à la souveraineté.

C'est en définitive précisément parce que la pensée de Bataille est intempestive qu'elle conserve, selon moi, une portée subversive intacte. Politiquement incorrecte, mais ne tombant pas dans le piège consistant à croire qu'il faut professer l'inverse du « politiquement correct » pour être un rebelle (le contraire d'un conformisme peut parfaitement n'être qu'un autre conformisme). Et qu'elle n'intéresse guère, il est vrai, que des hommes et des femmes libres ; il en reste au demeurant fort peu.

**Liberté** — Qu'en est-il de Bataille, romancier ? A-t-il apporté une contribution à l'art et à l'économie du roman dont il faudrait tenir compte quand il s'agit de dresser une histoire du genre romanesque au XX<sup>e</sup> siècle ? Bataille, c'est l'époque de Joyce, de Faulkner. Quelle est la place de Bataille dans cette évolution ?

**G. S.** — Il est certain que Bataille n'est pas, au premier chef, un « inventeur de formes », comme ont pu l'être Proust, Joyce, Faulkner, Broch ou Musil. Il n'en reste pas moins qu'il y a dans certains de ses livres, par exemple, un brouillage des limites convenues entre la fiction et l'essai, ce en quoi il n'est pas étranger, sans doute, à l'apport de certains écrivains essentiels de la modernité (de Musil, justement, à Borges et à Danilo Kis), et par où il anticipe, à sa façon, ce qui caractérise tout un pan de la création romanesque d'aujourd'hui : Peter Esterhazy, Julián Ríos, Nuria Amat — qu'on me permette de ne pas totalement m'exclure du tableau...

Mais, le plus important, c'est probablement l'expérience singulière qui irrigue ses romans : le fait, par exemple, d'avoir su explorer les arrière-plans les plus troubles, et les plus révélateurs, d'un phénomène historique comme l'émergence du fascisme, le sol de décomposition malade où il s'enracine, dans un chef-d'œuvre comme *Le bleu du ciel*. Et surtout d'avoir écrit, au total, les plus grands romans érotiques du XX<sup>e</sup> siècle. Je veux dire par là les seuls qui puissent rivaliser avec le sommet que représente Sade, des romans qui ne se bornent pas à « exciter le lecteur », mais d'étranges fictions fiévreuses, scandaleuses, où le sexe affiche son non-dit, son indissoluble lien à la violence et à la mort, sa bouleversante force de transgression... Et cela aussi, n'est-ce pas, est à contre-courant du conformisme actuel (qui tend à postuler que le sexe est « naturel », « innocent » — jusqu'à s'évertuer à vouloir intégrer dans la normalité des pratiques autrefois considérées comme perverses, déviantes : imaginez le rire qui se serait emparé de Genet, Fassbinder ou Pasolini s'ils avaient assisté aux débats sur le « mariage gay »...). Mais peu importe : il existe de par le monde quelques individus (hommes ou femmes) qui ne cèdent pas à l'intimidation, et n'ont aucune propension à dénier le vertige qui a pu les saisir à la lecture d'*Histoire de l'œil*, de *Ma mère*, ou de *Madame Edwarda*. Qui en ont été, dans leur vie même, marqués à jamais.

Ceux-là et celles-là savent se reconnaître entre eux (il existe des mots de passe, des signes). Comme s'il existait, en somme, une véritable « société secrète » des admirateurs de Georges Bataille — et c'est peut-être ce qui a pu lui arriver de mieux...